

Opinions

Numéro 36, juin–juillet–août–septembre 1989

Maudite langue!

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/20146ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

(1989). Opinions. *Nuit blanche*, (36), 46–49.

OPINIONS

GILLES PELLERIN

J'ai grandi dans une ville qui ratatinait. On m'y a appris qu'il fallait parler anglais pour *leur* montrer qu'on était *plus fins qu'eux autres*. J'ai aussi entendu le peuple des petits boutiquiers (et les paradigmes en habits du dimanche qui tâtaient du pouvoir) raconter que nous étions redevables de nos malheurs aux syndicats qui avaient à tout jamais terni notre image. J'ai compris que l'image idéale qu'il nous aurait fallu projeter était celle de la reptation et que la même morale, la même obligation de générosité (question d'économie d'échelle) s'appliquait au travail et à la langue.

Je vis dans l'antichambre de l'Empire, au milieu d'un peuple à la tête incroyablement dure qui s'obstine à baragouiner comme il l'entend, envers et contre l'Histoire. On m'apprend que s'il faut parler anglais, c'est maintenant par égard pour les déshérités de la Terre qui choisissent le Québec comme nouvelle patrie. Je vois que la morale s'habille à la dernière mode et que le cheptel de sainteté de *le West* se renouvelle.

Je me rappelle qu'il y a douze ans le français était réputé faire tomber les avions si les pilotes et agents de bord s'avisait d'en faire usage. Je frémis car là ne s'arrêtent pas ses méfaits : il fait fuir les grands boutiquiers une fois qu'ils ont empoché leurs subventions. J'entends des voix monter d'un peu partout au Canada et se porter, chevaleresques, à la défense de nos minorités. Je voudrais les rassurer : nous prenons soin de toujours élire les mêmes paradigmes qui rédigent les lois (quoique dans leurs nuances entre *extérieur* et *inside* on s'y perde un peu, mais cela a été conçu à cette fin), tripotent les programmes scolaires pour y réduire l'importance du français et de la littérature, et se plient aux chantages des grands boutiquiers. Jamais ils n'inviteront les déshérités de la Terre à choisir le Québec pour ce qu'il est, à participer à une culture qui dise ses joies, ses espoirs et ses craintes en français. Alors, pour les grands boutiquiers invités à s'essayer sur nous comme sur des paillassons, vous pensez bien qu'il n'y a rien à craindre. ■

FRANÇOIS CHARRON

Il m'apparaît évident que la vitalité de la langue française est une condition de base pour la diffusion et la compréhension de ma poésie. Cette vitalité, je le crois, se trouve dépendante des multiples domaines de savoirs et de communications qui font la richesse d'une société. Défendre cette langue au nom d'une fidélité à notre passé reste insuffisant, voire problématique. En ce sens, je prends mes distances face à toutes formes de consensus, parce que ceux-ci, si nous avons bonne mémoire, finissent par nous priver d'intelligence, nous rendre sourds à tout ce qui fait la singularité changeante de la vie. Qu'il faille aller jusqu'à contrarier ses semblables dans leur volonté d'uniformité et de pouvoir me semble une des tâches de l'écrivain. Celui-ci est là pour maintenir la brèche, poursuivre le questionnement au-delà des idéologies en vigueur. Cette langue française sera d'autant plus pertinente qu'elle parviendra à nous

VIVE
LE QUÉBEC
LIBRE (ÉCHANGE)

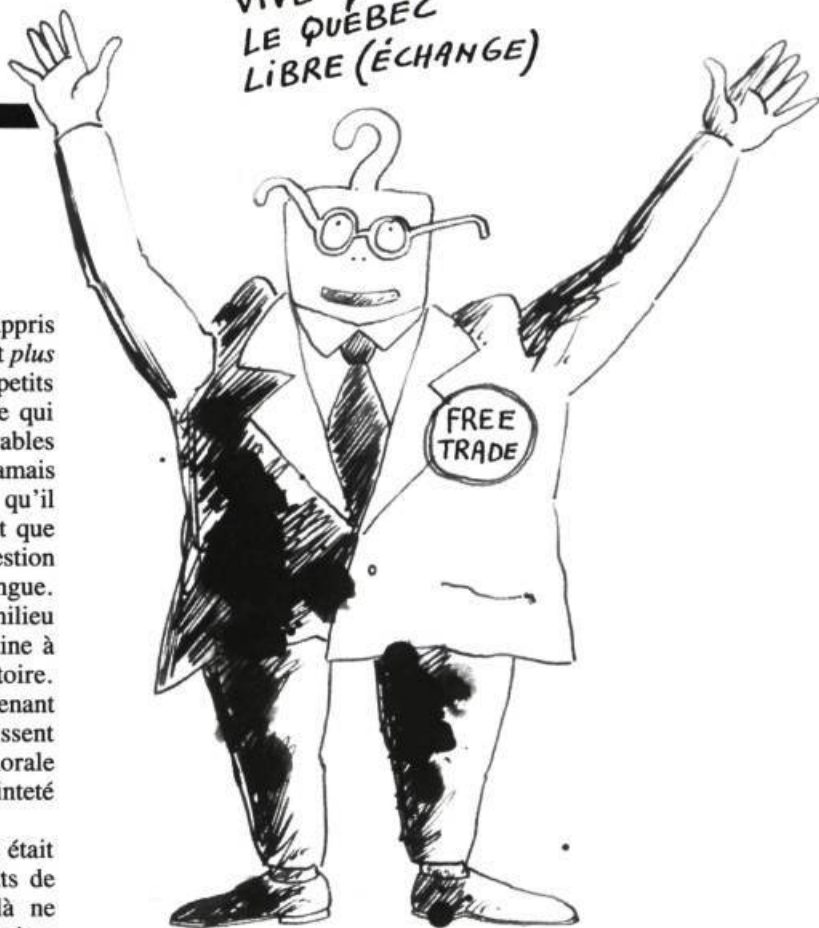


Illustration : Patrice Remia

défaire du danger sans cesse présent de figer la réalité humaine à l'intérieur de formes et de valeurs établies.

Ma passion pour le Québec sera toujours avant tout une passion pour la liberté. Aussi mon œuvre sera d'autant plus appréciée qu'elle rencontrera des individus capables d'envisager et de traverser les nombreuses peurs qui restreignent le désir de créer et d'apprendre. Ainsi, c'est l'expérience de l'inconnu conjuguée à l'esprit critique qui, selon moi, permet à une voix d'écrivain de se rapprocher de l'univers intérieur de quelqu'un. Et là, qu'on me comprenne bien. Si ma langue me tient à cœur, c'est dans la mesure où elle ne réussira jamais à définir ce que nous sommes, qu'elle nous conduira sans fin à dénouer les censures et auto-censures qui réduisent l'être à une fonction sociale. L'écrivain est celui qui ramène en surface, à l'encontre de toute raison supérieure, les manques et les blessures constitutifs de notre vérité, vérité mouvante redonnant à l'autonomie personnelle sa nécessité première.

Quant à l'avenir de la langue française en Amérique, je demeure inquiet. Pour l'écrivain, le meilleur moyen de la célébrer est encore d'écrire son livre. Outre le travail à partir des éléments les plus significatifs de notre tradition, je pense que seule une ouverture sur les cultures étrangères et une grande capacité de récupération et d'assimilation conserveront à la culture québécoise sa résonance universelle. En tout cas, rien de ce qui ressemble à la pureté d'une identité retrouvée ne pourra nous aider à faire valoir les propriétés trop souvent sous-estimées de l'imaginaire. Il s'agira encore et encore de nier, de jouer, de redécouvrir, d'inventer, si nous ne tenons pas à rester prisonniers de l'ombre de nous-mêmes. Il faudra abandonner cette idée de vouloir devenir conformes à l'image de ce que nous devrions être, pour enfin se donner la chance de renaître à la pensée. Alors notre langue nous parlera, elle aura cessé de nous protéger. ■

MADELEINE OUELLETTE-MICHALSKA

La langue, c'est plus qu'une façon de parler. C'est une façon d'être, d'agir, de penser. C'est l'un des moyens les plus concrets dont dispose une société pour exprimer son rapport au monde, le lieu qu'elle y occupe, le sens qu'elle lui prête, les droits dont elle dispose.

Loin d'être la représentation abstraite d'une société, elle en est la condition et le résultat, car non seulement est-elle un système linguistique mais aussi un système social au même titre que les autres systèmes sociaux que sont les systèmes économiques, politiques, juridiques, philosophiques, etc.

Son avenir au Québec — marge exemplaire et utopique de la francophonie — dépendra donc de la santé des systèmes concomitants, et des mesures qui seront prises pour assurer son développement intra et extra-territorial. Si le premier facteur est de façon générale assez présent à notre esprit, le dernier l'est moins. Je m'étonne du peu de cas qu'ont fait les écrivains québécois, et les intellectuels en général, de l'instauration du libre-échange canado-américain.

Dans le concert d'enthousiasmes puérils et d'indifférence opportune, bien peu ont perçu dans cet accord ce qui pourrait être l'étape finale d'assimilation. La constitution canadienne, qui garantit les droits de la population francophone dans l'ensemble du Canada, aboutit à un lamentable échec. Comment pouvons-nous espérer que ces mêmes droits seront respectés par les États-Unis, dont la constitution impose l'anglais comme langue nationale — et dont la suprématie économique en a déjà fait la langue mondiale des communications ? ■

CHRISTIAN MISTRAL

Depuis que j'ai une tête pour têter et un cœur pour m'écœurer, je me suis tenu loin des polémiques linguistiques. Ce n'est pas mon boulot de défendre le français politiquement, et je n'aime pas qu'on m'oblige à me prononcer. En sollicitant l'opinion de l'écrivain, qui devrait pourtant couler de source, on le retranche dans le geste politique dont il n'a cure. S'il se tait, s'il refuse d'être traîné sur le pré, il cautionne un état de choses. Puisqu'il doit en être ainsi, voici donc ce que je pense. Le français vaut ce que valent ceux qui l'utilisent. Le français est une machine, pas une matière première. Ce sont les sens et les idées qui constituent le matériau de l'écrivain. Pour tout dire, le français que j'aime peut bien crever s'il ne sait plus risquer sa vie. ■

RENAUD LONGHAMPS

« La morale est toujours du côté
de la plus grosse artillerie. »
Napoléon Bonaparte

J'ai une cousine, Denise Leblanc, qui vit à Régina et dont les enfants ne parlent pas le français. Elle se refuse à le perpétuer et se querelle avec ses parents parce que ces derniers s'obstinent à le parler lorsqu'ils lui rendent visite. Selon ses dires, ça perturbe ses enfants, ça l'ennuie, ça la fatigue « d'allumer et d'éteindre sa langue » et que, après tout, c'est une perte de temps. Faut dire qu'elle a épousé

un Ukrainien et que, depuis lors, trône au-dessus du lit nuptial une carabine de fort calibre, héritage « culturel » de son cultivateur de mari. Une carabine, au moins, c'est efficace. Ça éloigne les valtreux et ça sécurise son monde. Make my day, froggy !

J'ai un frère, Robert, qui vit depuis quinze ans à Thetford-Mines, Frontenac. Marié, trois enfants, il travaille en français. Il me confia dernièrement que sa vie culturelle était *all american* depuis son retour des États-Unis en 1974. Il écoute essentiellement la télé américaine, lit journaux et magazines américains. Sa femme et ses enfants itou. Il ajouta en souriant qu'ils n'avaient pas perdu leurs « bonnes habitudes ». Mon frère est déjà un Américain, qu'on se le dise !

Lorsqu'ils sortent en ville, les Québécois ont toujours de bonnes raisons pour oublier leur identité au fond de la garde-robe.

Voilà le pays réel, chers lecteurs. Voilà le pays *réaliste* qui sait s'accommoder des restes de notre civilisation. Voilà le pays de ma chair et de mon sang. Je ne voudrais pas répéter à Claude Ryan le désormais célèbre mot de Gilles Proulx, étonné qu'il était d'apprendre, ce *cher ministre de l'érection*, « que les Québécois tenaient tant à leur langue ». Je voudrais seulement lui dire de fermer sa crisse de gueule sure. Money talk ! ■

ESTHER ROCHON

Écrivant ici en français, j'ai l'honneur de profiter d'une situation que d'autres avant moi, depuis des siècles, ont contribué à établir. En accord avec cette tradition telle qu'on me l'a fait comprendre, quand j'écris, je ne représente aucun parti, aucun pays ; ce que mes écrits manifestent ne m'appartient pas. Les exigences de la situation concrète n'empêchent pas mais au contraire commandent l'envol. Et l'envol d'une langue écrite non quotidienne, non partielle, non vraisemblable, féconde à son tour des appartenances, des amitiés, la richesse d'un milieu culturel, d'un milieu de vie.

Ces milieux sont actuellement, pour moi, favorables à la création. En ce qui concerne l'avenir du français culturel ici, il ne me semble ni menacé, ni flamboyant. Il dépend de nous, de notre absence de mesquinerie dans nos rapports avec l'anglais, tout comme de notre motivation interne. ■

JACQUES BRAULT

Sur ce sujet douloureux, Gaston Miron a dit l'essentiel. Je n'ajouterai que ceci.

Ce n'est un secret pour personne que la situation de la langue française dans le monde n'est plus aussi brillante qu'auparavant. Il y a reculé dans tous les domaines, face à l'anglo-américain. Or, notre langue compte toujours parmi les plus importantes sur le plan culturel et, plus particulièrement, sur le plan littéraire. Nous, écrivains québécois, nous faisons partie au premier chef des dépositaires de cet héritage et des responsables de son avenir. Je n'admets aucune négociation là-dessus ni aucun compromis. Le Québec actuel ne peut vivre qu'en français, non pas en français ou en joual. Mais voulons-nous vraiment courir le risque de penser, parler, créer, en toute propriété des termes ? J'ai de plus en plus l'impression d'écrire pour des archives qui déjà s'empoussièrent et qu'avant longtemps on devra traduire (on sait en quelle langue). Presque tous les Québécois qui ont quelque pouvoir, si minime soit-il, nous poussent plus ou moins vers une survie écœurante, une agonie prolongée, confortable et obscène. ■

MARCO MICONE

Tout immigrant assiste impuissant à l'inéluctable étiolement de sa culture et de sa langue. Combien de grands-parents ne comprennent déjà plus leurs petits-enfants !

L'immigrant est le seul être à mourir deux fois. Bien avant de trépasser, il pressent la mort de sa culture et tous les efforts déployés pour la tenir en vie ne pourront que prolonger son agonie. Multiculturalisme, transculturalisme, interculturalisme ? Autant de viatiques administrés à des cultures immigrées vouées à la disparition.

Est-ce cette sombre image projetée par l'immigrant que craignent tant les Québécois ? Pourtant, qui mieux que les immigrants peut comprendre leur fragilité ?

Francisons ces gens venus d'ailleurs, acceptons que leur présence transforme la culture québécoise et le Québec français survivra. ■

CLAUDE JASMIN

Je vous en prie, ne sursautez pas, les artistes ne sont pas des patriotes, ils cherchent ailleurs, autrement, ils fouillent du côté de l'essentiel avec plus ou moins de talent. Ils sont du vieux côté, immuable, de la question du peintre Gauguin : Que faisons-nous, d'où venons-nous, où allons-nous ? Je ne suis pas d'abord un patriote. Ni moi ni aucun poète, romancier ou dramaturge. Nous n'écrivons pas de la sociologie temporelle, nous ne rédigeons pas des essais surtout.

Ce sont des accidents de parcours qui nous forcent à batailler dans des champs précis. Nous avions hâte, créateurs de tous azimuts, que le pays se fasse (mai 1980) et que nous soyons alors en vraie liberté pour continuer l'ouvrage ordinaire et essentiel. Des Français, des Américains, des Italiens qui écrivent dans ces pays ne sont pas, j'ose dire *encombrés* par la question de survie nationale. Ici, c'est hélas la bataille quotidienne pour cette résistance. Aragon, Éluard, Desnos ont prouvé que cette *résistance* peut faire accoucher de beaux chants. Certes, pas un créateur ne peut rester indifférent quand sa patrie est en danger. Mais ce n'est pas du tout l'ouvrage des écrivains partout dans tant de *pays réels*. C'est un embarras. C'est une gêne. C'est souvent un frein pour nos imaginaires. Ça peut être certainement une source d'inspiration que cette agonie (poésie de Miron !) et c'est alors chants douloureux, écrits pathétiques. Par pudeur, l'artiste d'ici n'ose avouer que les questions nationales (urgentes au Québec français) sont des menottes à sa libre expression. C'est la vérité. ■

SUZANNE JACOB

L'idée, c'est que la mère donne une langue à son enfant comme elle lui donne son lait ou, si elle ne l'allait pas, ce qu'elle tient pour le lait le plus nourrissant. Je suis donc entrée dans une boutique de bijoux. Il y avait deux femmes et un nouveau-né. Les deux femmes se sont adressé à moi en français, elles se sont parlé entre elles dans une langue qui m'était inconnue, et la mère a parlé à son nouveau-né en anglais.

Deuxièmement : « Quand un organisme peut, dans son alimentation, trouver tout fait un composé nécessaire à sa croissance, il a souvent avantage à ne plus produire lui-même ce composé. Et même parfois, à *perdre l'outillage* nécessaire à cette synthèse. On appelle ce phénomène l'évolution par perte de fonctions. » (François Jacob, sur les travaux d'André Lwoff.) ■

"TOUTE CIVILISATION
EST UNE VASTE AFFAIRE
DE POLICE"
P. BOURGAULT.



Illustration : Patrice Remia

VOUS CROYEZ ?

FRANCINE D'AMOUR

Quand j'avais treize ans, j'allais en sortant de l'école boire un *cherry coke* au restaurant du coin que fréquentaient les élèves du *high school* avoisinant. Ce restaurant, The Parlor, c'était le *hang out* des jeunes. À T.M.R., c'était comme ça qu'on disait. Agglutinés devant la vitrine, les garçons nous regardaient venir, mes copines et moi. J'étais un peu nerveuse, mal à l'aise. Mes copines, elles, étaient très excitées. À quelques rues de là, la plupart d'entre elles avaient déjà commencé à parler anglais. Avec les garçons, elles continuaient. À l'extérieur comme à l'intérieur du Parlor, tout le monde parlait anglais. Moi, je ne disais presque rien. Pourtant, je me débrouillais assez bien en anglais et, en classe où je parlais français, je n'avais pas ma langue dans ma poche. Mais, hors de l'école, je me taisais. Assise à côté du *jukebox*, je sirotais mon *cherry coke* en écoutant les *Beach Boys* comme dans *American Graffiti*. Dès que j'ouvrais la bouche, je m'étranglais. J'avalais ma langue, littéralement. J'étais ridicule, je le savais et j'avais honte. J'étais en colère aussi. Alors, je rentrais chez moi. Là j'écoutais les chansons de Claude Léveillé et de Léo Ferré. Je lisais *Prochain épisode* d'Hubert Aquin.

Peu à peu, les choses ont changé. J'ai vieilli un peu, j'ai commencé à aller voir de plus en plus souvent ce qui se passait de l'autre côté de la clôture qui séparait T.M.R. de Montréal. Avec le temps, j'ai retrouvé l'usage de la parole. J'habitais encore à T.M.R., mais je disais « Ville Mont-Royal » comme, d'ailleurs, la plupart des francophones.

En fréquentant le *hang out*, j'ai découvert certaines choses sur la façon dont les langues coexistent. J'ai appris que toutes ne sont pas de force égale, loin de là ; que, si personne ne les protège, les plus *petites* reculent devant les plus *grandes* et que, parfois, certaines vont jusqu'à disparaître, tout simplement. ■

CLAUDE BEAUSOLEIL

Par ce simple détail
D'une langue qui m'échappe dans
l'érosion des faits
J'ose entendre ce noir
Et toute sa texture quand l'usage
remonte
Tumulte imbriqué aux lisières
Plus loin dans l'abîme forclos
Vous comprenez cette souffrance
Pour le malaise de dire ce qui terrasse
Si tard si tard
Loin du sommeil dans la question
Peut-on revivre dans une langue humiliée ■

(extrait de *Recommencement*, série de poèmes
sur la langue, en préparation)

NICOLE BROSSARD

Je ne me fais pas d'illusion, la question de la langue c'est celle de l'indépendance. En d'autres termes, il ne sert à rien de vouloir boire du lait frais tous les jours si on n'a rien pour le garder au frais. Tout le reste est recommencement, répétition, regain d'espoir, abattement, frustration, répétition du recommencement jusqu'à ce que le petit *peuple sans histoire* devienne une *société distincte* et que peu à peu, on dise qu'il s'en est allé tout doux s'éteindre dans le temps numérique de l'Amérique. Personnellement, je crois que nous avons manqué notre rendez-vous avec l'histoire. Entre 1960 et 1980 tout était possible. Aujourd'hui, nous nous comportons en minoritaires : nous quêtions l'usage, le respect, la reconnaissance de la langue française et cela, comble de mon écœurement, auprès de notre propre gouvernement. Ça fait mal à l'identité ! Ça fait mal au quotidien !

Quant à parler de « l'importance de la vitalité de la communauté linguistique francophone en Amérique du Nord », je m'y refuse totalement parce qu'il s'agit là de parler avant l'heure de la folklorisation des œuvres québécoises. Parler de francophonie en Amérique du Nord, c'est vider la littérature québécoise de sa spécificité, c'est l'identifier prématurément aux œuvres de langue française disséminées dans un continent qui demeure parfaitement indifférent à leur égard.

Je vous épargne ma colère, ma frustration, mon sentiment d'impuissance, mon enthousiasme défraîchi par vingt ans de lutte et d'espoir. Pour le reste, je veux continuer à écrire du côté des femmes, de la lucidité, du renouveau et de la présence, même si aujourd'hui ressemble à un terrible lendemain de la veille, vous savez, ces jours sans fin où tout ce qu'on peut faire c'est un peu de rangement en écoutant *Mon pays*. ■

JOVETTE MARCHESSAULT

Ils sont si beaux les mots de notre langue, de notre activité pensante que je voudrais les mettre tous dans cette page. J'ai évolué dans notre communauté linguistique et aujourd'hui comme jadis, c'est une partie essentielle de mon travail car je porte un amour naturel à ma langue maternelle, un amour psychique et spirituel. Elle ressemble au printemps ma langue française : toutes les forces invisibles et visibles de la vie y sont unies, cristallines et chantantes.

À la naissance nous plongeons dans la civilisation d'un peuple, nous nous insérons dans un courant héréditaire. Si nous n'en tirons aucune vanité, aucun chauvinisme

LE FREE TRADE
IS GOOD POUR LE FROG.



Illustration : Patrice Remia

YES YA BON

ou mauvais nationalisme, il me semble que cet amour de la langue maternelle est compatible avec le cosmopolitisme et que jamais il n'entamera notre sens de l'universel.

Je ne sais rien de l'avenir de notre langue. Pourtant j'éprouve une douleur profonde quand je porte un regard sur le tour que prennent les choses dans le domaine de l'éducation et de la politique.

Tout ce qui naît est destiné à disparaître, dit-on. Dès que nous essayons de comprendre le sens de toutes ces naissances et de toutes ces morts, plus le mystère grandit et plus nous sommes frappés par le caractère tragique de nos civilisations. Mais je refuse de m'abandonner à la béatitude du renoncement. Au contraire nous devons user de tous les moyens dont nous disposons pour continuer notre lutte, pour poursuivre notre travail, notre développement. Un jour, du cœur des possibilités infinies, s'élèvera sans doute une réponse véritable. ■

YVES BEAUCHEMIN

Sans le français, le Québec devient illisible ; trois cent quatre-vingts ans de combats et de croissance aboutissent à un cul-de-sac sans visage. La langue est l'instrument de travail quotidien de l'écrivain, ce qui le fait exister comme tel et lui permet de se réaliser. Tout ce qui la menace le menace dans ce qu'il a de plus intime et particulier et menace de la même façon la société dont il est issu et qu'il essaye d'exprimer par son art. Je suis convaincu depuis longtemps qu'il n'y a d'avenir américain pour le français qu'au Québec. Le reste du Canada s'anglicise irréversiblement à mesure que le Québec se francise (péniblement !). Cette formation de deux blocs linguistiques de plus en plus homogènes ennuie au plus haut point certains politiciens : ils voient se dissiper peu à peu le mythe du *bilinguisme canadien* qui brouille jusqu'ici la vision du réel de bien des Québécois et les empêche de repérer leurs véritables intérêts historiques et politiques. À mon avis, notre littérature ne pourra continuer de s'épanouir que si la francisation se poursuit, rendant notre langue de plus en plus nécessaire et porteuse de plaisir, donc viable. ■